

# La langue bien pendue contre le patriarcat

**Pascal Gygax** Le psycholinguiste estime que le langage inclusif peut changer notre vision androcentrée.



Cécile Collet Texte  
Odile Meylan Photo

**P**ascal Gygax est un homme blanc cisgenre universitaire qui approche bientôt la cinquantaine. Il connaît donc ses détracteurs. «C'est fou comme tout à coup ces gens s'intéressent à mon domaine de recherche», se marre le codirecteur de l'unité de psycholinguistique et de psychologie sociale appliquée de l'Université de Fribourg. Il vient de publier, avec ses collègues Sandrine

Zufferey et Ute Gabriel, «Le cerveau pense-t-il au masculin?», un plaidoyer didactique en faveur du langage inclusif.

Mais au contraire de ses pairs - même si les hommes décrits plus hauts ne sont de loin pas les seuls à s'ériger contre cette «aberration de la langue française» -, le Biennois, qui vit à Lausanne, se garde bien de donner des leçons. «Le livre ne se veut pas prescriptif. On veut expliquer «pourquoi» la forme grammaticale masculine donne une vision forcément androcentrée de la société, et ouvrir le débat sur les inégalités. Après, le «comment» vient naturellement,

«Moi-même, je dois me faire violence pour ne pas couper la parole à une femme dans un débat par exemple. C'est difficile de se départir du blabla masculin...»

même si ce n'est pas évident.» Quinze exercices pratiques figurent dans l'ouvrage, qui finiront peut-être par ouvrir une brèche chez les personnes les plus réticentes.

«L'androcentrisme est un fait», martèle pourtant le scientifique, qui le documente depuis plus d'une décennie dans ses recherches. «Moi-même, je dois parfois me faire violence pour ne pas couper la parole à une femme dans un débat. C'est difficile de se départir du blabla masculin...» Quand il s'exprime, en revanche, ses phrases fleurissent bon l'inclusion, avec un naturel qui prouve que c'est possible. C'est que le

sujet lui tient à cœur, confirme Sandrine Zufferey, professeure de linguistique à l'Université de Berne et coautrice du livre. «Pascal ne fait pas de recherches abstraites, il vit ses principes, essaie de les appliquer à l'université - où il a toujours pris la parole pour défendre l'égalité ou le corps intermédiaire (ndlr: les personnes qui n'ont pas le titre de professeure ou professeur) - comme à la maison.»

L'arrivée de Juliette, 12 ans, qu'il évoque régulièrement d'une voix douce lors de l'entretien, a donné un terrain d'exercice idéal à Pascal Gygax. «J'ai dû faire attention, conscientiser. Maintenant, c'est naturel.» Convaincu qu'il faut sortir d'un «système éducatif inégalitaire», il a d'abord fait des erreurs, admet-il. «J'ai surinvesti le fait de faire des trucs de mecs avec ma fille. Je ne voulais pas qu'elle joue à la poupée! Et puis j'ai compris que c'était faux. Qu'il faut juste donner une large palette et le choix aux enfants.»

## Tennis à roulettes

Le langage et le genre n'ont pas été les premiers sujets du chercheur. D'abord inscrit en mathématiques à l'université, c'est au retour d'un tournoi de tennis en fauteuil roulant, dont il entraînaient l'équipe suisse, qu'il change d'avis. L'ancien tennisman, né à un jet de pierre de Macolin - qui pratique aujourd'hui de manière compulsive la marche en montagne -, aime cette discipline qui «mélange sport et psychologie». Louis Lamontagne-Mueller, ancien entraîneur de l'équipe du Canada, décrit leur rencontre: «Pascal jouait lui-même en fauteuil, pour mieux comprendre les athlètes, c'est rare! Proche des gens, il a toujours considéré le sport non pas comme une compétition, mais comme un outil de développement humain.»

C'est dans le pays de sa mère, une Anglaise tombée amoureuse de l'ingénieur en microtechnique et fils d'horlogers Gygax au bal du Locle alors qu'elle s'apprêtait à rejoindre l'Australie, que Pascal Mark Gygax fera ses études de psychologie, du sport notamment. «J'ai adoré l'Angleterre! Je comptais faire ma vie là-bas. Mais j'ai vite compris que je ne pourrais pas faire de psychologie clinique: les enfants avec lesquels je travaillais ne me comprenaient pas très bien. On me surnommait «Depidiou», pour Depardieu, à cause de mon accent français!» Une discussion avec le clinicien britannique Paul Gilbert finit de le convaincre de se lancer dans la recherche. «Il m'a dit: «Si quelqu'un vient dans ma clinique en se tapant la tête contre le mur, tout ce que je peux faire, c'est lui donner un casque.» Je ne voulais clairement pas faire ça!»

## Langue et communication

Une autre rencontre lui fait changer ses plans, celle de Sandrine Moeschler, sœur de son «meilleur pote de gymnase» (et de la nouvelle municipale lausannoise), aujourd'hui responsable de la médiation culturelle au Musée cantonal des beaux-arts. Durant ses trois ans de thèse en psycholinguistique, une correspondance épistolaire assidue les relie. «Je suis revenu pour elle.» Quand Juliette naît, il s'octroie un congé «génial» de quatre mois, comme son amie, et les deux baissent leur temps de travail de 20%. «Je n'ai eu que des compliments, elle que des critiques, lui reprochant de ne pas travailler moins encore.» Il s'étrangle aussi en évoquant le mariage suisse de sa mère anglaise, qui lui a fait perdre son droit de vote.

Parce que le mot «sexisme» est galvaudé, Pascal Gygax parle du «réveil des gardiens du patriarcat» lorsqu'il écoute certaines critiques un peu vaines - qu'il a répertoriées dans un tableau, nous révèle Sandrine Zufferey, pour en rire, mais aussi pour y réfléchir. Il place les gens devant leur responsabilité: «Vous estimez qu'il n'y a rien à faire? C'est que vous êtes d'accord avec cette société inégalitaire.» Et à celles et ceux qui lui disent que le langage inclusif estropie la langue de Molière, il répond d'une traite, la barbe haute, plantant ses yeux clairs dans les vôtres: «Si par belle littérature on entend asseoir une aristocratie par l'éducation d'une langue arbitrairement complexe, ça ne me plaît pas. Ce que j'aime moi, c'est la communication.»

## Bio

**1974** Naît le 17 décembre à Evillard (BE). Une grande sœur. **1992** Champion suisse Interclubs juniors de tennis. Entraîne l'équipe suisse de tennis en fauteuil roulant. **1998-2002** Bachelors en psychologie à Derby (Nottingham), Master en psychologie du sport à Liverpool, puis thèse à l'Université du Sussex. Rencontre Sandrine Moeschler. **2002** Retour en Suisse. **2003** Cofonde et dirige l'unité de psycholinguistique et de psychologie sociale appliquée à l'Université de Fribourg avec Pascal Wagner-Egger. **2004** Début du travail sur le genre avec la psychologue sociale Ute Gabriel. **2009** Naissance de Juliette. Prend quatre mois de congé. **2014** Crise de la quarantaine: se met à la montagne, devenue indispensable. **2019** Décès subit de sa mère. **2021** Publie «Le cerveau pense-t-il au masculin?» (Éd. Le Robert).